

Cher lecteur, chère lectrice,

Le mois de novembre tirait à sa fin, il faisait froid ce jour-là, et nous étions confortablement installés dans un des cafés les plus anciens de Bordeaux, le café des arts. J'avais donné rendez-vous à Emmanuel Filhol, un des premiers historiens en France, qui ait travaillé sur l'histoire des tziganes internés dans les camps français. Il avait accepté de me rencontrer, de répondre à mes questions, de partager mes interrogations sur le futur mémorial du camp de Rivesaltes et ce projet de lettres. Je voulais qu'il me parle des camps, et de son expérience de chercheur. Nous sommes restés plus de trois heures ensemble, et à mesure qu'il me parlait, assez lentement pour que je puisse tout noter, les pages de mon cahier se couvraient d'une écriture fébrile... Je suis rentrée chez moi avec 2 pages de notes, et l'autorisation d'en extraire une lettre, par moi-même.

Voilà ce qu'il m'a confié, et que je te donne à mon tour.

« Je suis chercheur et je travaille sur l'histoire des tziganes en France, et plus particulièrement sur leur persécution. Beaucoup de fils et de circonstances m'ont fait arriver à ce « sujet ». Dans ma jeunesse j'ai beaucoup voyagé. J'appartiens à une génération où c'était facile de faire ça. À mon époque, on pouvait partir en stop partout. J'ai été en Europe centrale, en Roumanie, en Tchéquie... Là-bas j'ai rencontré beaucoup de familles avec qui j'avais noué des liens. Je crois que ce vécu de jeunesse et le goût du voyage m'ont influencé. À la différence que les tziganes eux, ne pouvaient pas nécessairement choisir leur voyage. Ils étaient forcés à se déplacer car on ne voulait pas d'eux là où ils arrivaient.

Mais c'est plus tard que le sujet est revenu, à la suite de travaux que j'avais mené sur « la vision chrétienne des sarrasins d'Espagne ». Je voulais voir comment étaient perçus les musulmans en Espagne. Je m'intéressais à la façon dont les différentes cultures se connectaient ensemble, comment ça se passait entre les différents groupes : les chrétiens et les groupes appelés « minorités ». Et un jour je suis tombé sur un texte où le vocable « sarrasin » était appliqué à des tziganes. Ca m'a fait un déclic, j'ai été interpellé et j'ai voulu en savoir plus.

Je voulais savoir ce qui c'était passé au 20^{ème} siècle mais aussi au 17^{ème} et au 18^{ème} siècle. J'avais un goût pour l'étude des archives, et aussi une formation philosophique. Cela m'a été bien utile parce-que quand on essaie de comprendre certains éléments de l'histoire des tziganes, il faut déplacer nos schémas de compréhension car leur culture est très spécifique. Beaucoup de choses ne sont pas encore étudiées, c'est tout un champ d'investigation qui reste encore à faire.

En faisant ces recherches, j'ai notamment découvert qu'il y avait plusieurs familles de tziganes d'Alsace et Moselle qui avaient été internées dès la première guerre mondiale. Elles ont été arrêtées et envoyées dans des camps situés à Strasbourg, Metz, mais aussi dans l'Ouest, le Sud et l'Est de la France. J'ai cherché leur trace dans les archives pendant quatre années durant. Il s'agissait de retrouver l'itinéraire de plus de 200 personnes. Et pour cela, il a fallu consulter les archives de plusieurs régions. J'ai étudié aussi des archives militaires du château de Vincennes, et aussi celles de la Bibliothèque Nationale de France.

Quand on s'attache à la vie des gens à travers les archives, c'est un peu comme si on essayait de les faire revivre. C'est Jules Michelet qui parlait de cela. Il est l'un des premiers historiens qui a vraiment étudié les archives. Il descendait dans les caves et passait des journées entières plongé dans ces masses de documents. Il avait une façon d'écrire et un style tels qu'il redonnait vie aux corps et aux âmes enfouies dans les papiers. Il les faisait renaître, c'était une sorte de « résurrection des corps ». Moi je

comprends ce sentiment. D'autant plus que dans le cas des tsiganes, il s'agit de gens dont on ne parle pas, ni de leurs souffrances, ni des injustices qui ont été commises à leur rencontre. Par exemple en 1990, on a créée la commission « Mateoli », destinée à retrouver les descendants et les familles juives persécutées. En revanche, il n'y a pas eu de commission similaire pour les tsiganes. Alors qu'ils ont eux aussi été victimes du génocide perpétré par les Nazis. Il s'agit d'une non-reconnaissance. Pour parler de cela, on pourrait utiliser toutes les formules psychanalytiques de refoulement, puissant déni, non-dit, ...

Face à ces oublis et ces oubliés, notre travail contribue modestement à leur restituer une voix et une partie de leur histoire. Mais en même temps, je pense que c'est impossible. Parce que l'oubli est au cœur de la vie. Il y a l'oubli entretenu et volontaire, celui qui est instrumentalisé politiquement. C'est la censure, quand on interdit la possibilité de faire connaître. Et puis il y a une autre dimension : le fait de vivre, qui implique des formes d'oubli. Quand les gens ont souffert, les victimes n'en parlent pas pour tenter de réussir à vivre. Il y a de tels aléas dans la façon dont les choses se refont... On ne peut pas prévoir quand les choses vont ressurgir à la faveur de certains événements. Je pense par exemple à Ivan Jablonka, cet historien juif polonais qui est parti sur les traces des grands-parents qu'il n'a jamais eus, car ils étaient morts bien longtemps avant sa propre naissance. C'est parce-qu'il y avait ce vide qu'il a voulu enquêter sur les traces de sa famille. L'oubli, c'est ce qui fait qu'il y a une recherche. C'est une condition, mais pas forcément une faute. Il y a des tas de raisons de refouler et d'oublier, pour pouvoir exister. Tout n'a pas été dit. D'où la nécessité de redécouvrir.

Le réel à mon avis, on n'en saisit qu'un bout. De toute façon il est impossible de comprendre la totalité. Dans toute vérité il y a toujours quelque chose qui échappe, un pan qui s'éclaire tandis que le reste est encore dans l'ombre. D'où la possibilité de se réapproprier des pans du passé. Tout n'a pas été dit sur tout. Les préoccupations du présent, les mobilisations, les militantismes et les revendications du présent qu'on utilise pour réinterroger le passé. Par exemple, à l'époque du féminisme dans les années 70, les femmes ont forgé toute une série de questions pour réinterroger le passé qui n'avait jamais été questionné de cette façon. Elles ont revisité le passé avec un prisme qui était le leur. Ainsi le passé peut devenir une source inépuisable d'enseignements.

Je crois que le passé est toujours présent. Il permettrait peut-être de projeter de nouvelles perspectives pour le futur. Par rapport à l'Europe c'est bien d'interroger les points de discordance et d'accord avec le passé. A propos des tsiganes on dit souvent que « ces gens ne sont pas de chez nous ». Et pourtant, on peut réinterroger la façon dont ils ont constitué une partie intégrante de l'histoire européenne en tant que minorité transnationale, c'est à dire la plus grande minorité transeuropéenne. On peut réinterroger aussi l'histoire des tsiganes par rapport à son imaginaire artistique littéraire. Il y a toujours eu cette attraction-répulsion. Ce mouvement a toujours été au cœur de notre imaginaire envers eux. On les retrouve dans tous les arts. Et on les retrouve aussi comme une composante qui traverse toute l'histoire européenne, et à la fois comme spécificité de l'histoire de chacun des pays de l'Europe.

Les tsiganes ont souffert à cause de la façon dont ils ont été déconsidérés par les pouvoirs publics. Une façon de le surmonter a peut-être été de resserrer les liens entre eux ? Ils le diront mieux que moi, c'est difficile de parler à leur place. Quand on rencontre des gens qui ont été déportés dans des camps de concentration, sur le moment c'est douloureux. Dans mes rencontres avec certaines familles tsiganes, il s'est passé une chose tout à fait singulière et étonnante, du fait qu'un étranger s'intéresse à leur histoire. J'ai parlé avec des personnes qui n'avaient jamais raconté leur histoire, même à leurs proches. Ils se sont confiés, pour la première fois, à un étranger, et j'ai vu des petits enfants écouter, dans un silence total, leurs grands-parents qui avaient accepté que je les enregistre avec un magnétophone. C'est fou combien on sentait qu'ils revivaient ce qui c'était passé, en le disant. Le grand-père s'était effondré en faisant ce récit. Cet homme avait vécu une catastrophe quasiment impossible à raconter. Quand il en parlait, parfois il n'avait plus de mots mais des cris, des choses de l'ordre de l'inaudible, en termes de conditions faites à un homme. J'en étais sorti ébranlé.

Certains rescapés ont du mal à parler. Même au nom des autres, les morts. Il y a ceux qui refusent, ou qui préfèrent écrire. Je pense à Jean Améry, ce philosophe autrichien rescapé d'Auschwitz, qui a réfléchi sur la torture. Dans un livre qui s'appelle « Par delà le crime et le châtement », il s'est

demandé ce que c'est que la torture d'un homme par un autre homme. Des moments de ce livre sont très étonnants sur le genre de catastrophe intérieure que cela provoque, par rapport aux principes éthiques de notre culture humaniste. Qu'est-ce qui s'effondre ? Comment surmonter l'insurmontable ? Que faire du ressentiment ? Ca fait réfléchir.

J'ai connu un anarchiste de Barcelone qui est passé par le camp de Rivesaltes, et qui a survécu. Il est venu s'installer à Paris ensuite. Et il disait qu'il ne reviendrait jamais en Espagne. Mais tous les ans, il allait jusqu'à la frontière, dans un hôtel, et il y restait deux ou trois jours, parfois plus. Il l'a fait même après la mort de Franco. Il venait là avec ses papiers et ses archives qu'il avait choisis pour les emporter et les lire pendant son voyage. Il entretenait son passé et ses souvenirs. Je pourrais faire un parallèle avec le philosophe autrichien qui lui non plus, n'a jamais voulu revenir dans son pays d'origine. Quand il a été déporté au camp de Gurs en France, ce qui lui manquait le plus, c'était de ne pas pouvoir parler sa langue maternelle. Or il en avait été exproprié, en quelque sorte. On l'avait considéré comme quelqu'un qui n'en faisait pas partie. Il était juif viennois. Et l'allemand était sa langue natale, celle avec laquelle il avait baigné pendant toute son enfance, exprimé toutes les nuances.

Il n'est revenu à Vienne qu'une seule fois, pour une conférence littéraire. Tout était prêt, et la veille au soir, il s'est suicidé. Peut-être que d'une certaine façon, il était déjà mort, dans son expérience de la torture, à laquelle il ne faisait que survivre. L'histoire de l'anarchiste espagnol est tragique aussi, bien que différente. Mais lui non plus, il ne pouvait pas revenir. Mais il s'approchait.

Lettre rédigée par Anne-Laure Boyer, d'après une conversation avec Emmanuel Filhol, en novembre 2014, à Bordeaux

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com